

ENTRETIEN DE JÉSUS AVEC LA SAMARITAINE

¹ Le Seigneur sut que les pharisiens avaient appris qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean.

² Toutefois Jésus ne baptisait pas lui-même, mais c'étaient ses disciples.

³ Alors il quitta la Judée, et retourna en Galilée.

⁴ Comme il fallait qu'il passât par la Samarie,

⁵ il arriva dans une ville de Samarie, nommée Sychar, près du champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils.

⁶ Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué du voyage, était assis au bord du puits. C'était environ la sixième heure.

⁷ Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. »

⁸ Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.

⁹ La femme samaritaine lui dit : « Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? » – Les Juifs, en effet, n'ont pas de relations avec les Samaritains.

¹⁰ Jésus lui répondit : « Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive. »

¹¹ « Seigneur, lui dit la femme, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ? »

¹² « Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ? »

¹³ Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ;

¹⁴ « mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle. »

¹⁵ La femme lui dit : « Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici. »

¹⁶ « Va, lui dit Jésus, appelle ton mari, et viens ici. »

¹⁷ La femme répondit : « Je n'ai point de mari. » Jésus lui dit : « Tu as eu raison de dire : Je n'ai point de mari.

¹⁸ « Car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu as dit vrai. »

¹⁹ « Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es prophète.

²⁰ « Nos pères ont adoré sur cette montagne ; et vous dites, vous, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. »

²¹ « Femme, lui dit Jésus, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père.

²² « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.

²³ « Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande.

²⁴ « Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. »

²⁵ La femme lui dit : « Je sais que le Messie doit venir (celui qu'on appelle Christ) ; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses. »

²⁶ Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle. »

²⁷ Là-dessus arrivèrent ses disciples, qui furent étonnés de ce qu'il parlait avec une femme. Toutefois aucun ne dit : Que demandes-tu ? ou : De quoi parles-tu avec elle ?

²⁸ Alors la femme, ayant laissé sa cruche, s'en alla dans la ville, et dit aux gens :

²⁹ « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-ce point le Christ ? »

³⁰ Ils sortirent de la ville, et ils vinrent vers lui.

³¹ Pendant ce temps, les disciples le pressaient de manger, disant : « Rabbi, mange. »

³² Mais il leur dit : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. »

³³ Les disciples se disaient donc les uns aux autres : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? »

³⁴ Jésus leur dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre.

³⁵ « Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Voici, je vous le dis, levez les yeux, et regardez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson.

³⁶ « Celui qui moissonne reçoit un salaire, et amasse des fruits pour la vie éternelle, afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble.

³⁷ « Car en ceci ce qu'on dit est vrai : Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne.

³⁸ « Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail. »

³⁹ Plusieurs Samaritains de cette ville crurent en Jésus à cause de cette déclaration formelle de la femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.

⁴⁰ Aussi, quand les Samaritains vinrent le trouver, ils le prièrent de rester auprès d'eux. Et il resta là deux jours.

⁴¹ Un beaucoup plus grand nombre crurent à cause de sa parole ;

⁴² et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus à cause de ce que tu as dit que nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

(JEAN, ch. IV, v. 1 à 42.)

COMMENTAIRES

Pourquoi le disciple bien-aimé raconte-t-il, avec si grand détail, l'épisode de la Samaritaine ? C'est que beaucoup de leçons importantes s'y découvrent.

D'abord la pratique de la tolérance. La haine entre Juifs et Samaritains était ancienne, vivace, violente. Les colères religieuses sont les plus néfastes, puisque nos sentiments influent sur le futur avec d'autant plus de force que leur objet a d'altitude. Jésus, parlant à une femme de la secte détestée, S'exposait à toutes les vitupérations de ceux d'Israël. N'importe ; Il choisit, comme toujours, l'œuvre la plus difficile, la tentative la moins humainement prudente, le risque le plus hasardeux pour Son œuvre et pour Lui-même. Toujours Il joua la difficulté dans la grande et grave partie engagée avec Satan ; et toujours, c'est Lui qui engage le fer.

Ainsi, dans la présente anecdote, c'est Jésus qui demande à boire. Il fait ainsi naître le prétexte d'un enseignement, particulier à l'interlocutrice, général pour la secte, accidentel pour les disciples. Aux yeux des suzerains invisibles de la Nature, nos actes valent selon les fatigues qu'ils coûtent et selon leurs résultats ; aux yeux du Père, ils valent selon l'innocence du désir qui les engendre et selon la rectitude de notre intention.

*

Tout en nous est substantiel. Nos désirs – d'ailleurs on les appelle parfois des appétits – sont des faims et des soifs de nos organes hyperphysiques. De même qu'il n'y a pas d'aliments tout à fait solides, ou tout à fait liquides, nos facultés psychiques et surtout notre cœur spirituel recherchent des nourritures d'ordre analogue à eux, dont les unes fournissent du substratum et les autres de la force ; c'est ce que signifient les espèces du pain et du vin dans l'allégorie réelle du sacrifice religieux.

L'eau est la mère originelle ; le solide n'en est qu'un extrait ; et il n'y a des eaux terrestres, des liquides organiques, des fluides sidéraux, intelligibles, firmamentaires, spiritueux, que parce qu'il existe, dans le plan divin, l'eau de la vie éternelle.

Cette boisson, que les mains sacrées du Sauveur offrent sans se rebuter jamais, ne produit pas que le magnifique épanouissement des fleurs de Lumière en nous ; elle est l'universelle médecine. Elle va partout, elle restaure tout, jusqu'au corps physique ; nul ne guérit vraiment les malades que s'il peut leur en donner quelques gouttes. Elle possède une force intense de cohésion ; la moindre rosée qu'on en reçoit attire irrésistiblement toute l'abondance de la source éternelle. Telle est la vertu de l'Amour.

Or, tout désir est un feu ; il allume une fièvre, quel que soit l'organisme qu'il consume. Jacob Boehme a profondément démontré cela en expliquant la marche des sept Roues de la Nature. Quand ce désir s'est consumé, s'est exalté, s'est projeté en tous sens, l'acquisition de son objet l'éteint comme l'eau éteint le feu. Mais nos désirs naturels, si profonds, si sublimes soient-ils, portent toujours quelque tache d'individualisme qui les voue par le fait à une corruption plus ou moins prochaine, à une désillusion plus ou moins amère ; car leurs objets ne contiennent pas l'essentielle réalité.

Rien donc dans cet immense Univers ne peut combler les désirs de l'homme ; rien n'y est stable, pas même l'inerte tranquillité du caillou ; rien n'y est permanent, pas même l'effrayante énormité d'un dieu cosmique. Aucune source n'étanchera la soif qui nous consume, parce que c'est d'absolu que notre cœur se désaltère ; la nostalgie de son lieu d'origine est le feu mystique par lequel il apprend à vivre en apprenant à mourir. C'est donc cette lumière-là qu'il faut alimenter, en unifiant toutes les autres qui ne sont que des flammes fuligineuses et vacillantes.

*

Jésus donc, après avoir allumé le désir de cette source singulière, en indique le chemin ; unifier nos affections naturelles, unifier nos affections spirituelles.

L'amour conjugal synthétise les premières, l'amour divin, les secondes.

Nous avons déjà regardé la grandeur du mariage, comme il doit se vivre par le sacrifice constant et réciproque des époux, comme il est l'école « naturelle » par quoi on peut sortir graduellement des boues de la chair. L'union d'un homme et d'une femme n'est pas seulement le germe de la société et la porte ouverte aux âmes en instance d'incarnation ; elle doit offrir encore l'image aussi exacte que possible de ce don mutuel parfait qui caractérise la vie du Royaume de Dieu ; et elle présente cet idéal aux hommes d'abord, mais aussi à toutes sortes de créatures visibles et invisibles, dont les esprits se pressent autour d'un foyer vraiment pur.

Le lieu de l'harmonie n'est pas dans le matériel, mais bien dans le spirituel, parce que le vrai, le bien et le beau habitent celui-ci et non celui-là.

De même donc que l'amour humain véritable ne fait état ni des différences de position sociale, ni des dissemblances de tempérament, ni des inégalités de caractère, l'amour divin n'a cure ni d'heures, ni de lieux particuliers. Les disputes samaritaines et juives sur la précellence des montagnes ou de Jérusalem, les guerres de moines, les rivalités de sectes sont choses vaines. L'Esprit de Dieu est partout. Parmi les hommes, certaines de leurs sociétés sont plus proches du Père que d'autres, mais toutes attachent la même importance illusoire à des conditions de culte, à des rites, à des formules, à des lieux.

L'erreur imprègne la matière ; l'Esprit comporte le vrai. Dès donc que le Père eut décrété la naissance du Messie chez les Juifs, ils reçurent, pour rendre cet événement normal, certaines compréhensions dont les Samaritains furent privés. Les Israélites orthodoxes se trouvèrent par là, en dehors de leur mérite d'ailleurs,

guidés dans leurs prières et dans leurs œuvres, pour fournir certains matériaux et préparer quelque peu les voies à l'incarnation du Verbe.

Ainsi Moïse jeta les premières bases de ce « salut par les Juifs », à cause des qualités particulières aux Hébreux et de la perfection de la théosophie égyptienne.

L'originalité de la religion évangélique réside dans ces trois points :

1^o Adoration du Père : suppression du culte polythéiste, même sans idolâtrie ; recours direct, quelle que soit la petitesse ou la grandeur de la demande, hommage direct, remerciement direct.

2^o En esprit : dans la liberté, sans rites, ni observances, ni conditions.

3^o En vérité : au moyen de la réalisation matérielle du vrai, par l'acte bon, par le sentiment pur, par la pensée juste.

Il ne faut pas craindre de pousser ces axiomes à leurs dernières conséquences.

La Nature est un champ ; l'homme en est le cultivateur ; Dieu en est le maître. Or, ce n'est pas le chef d'équipe qui nourrit l'ouvrier, c'est le patron ; si l'ouvrier travaille à son caprice, ce n'est pas le patron qui le paiera, c'est ceux auxquels il aura plu ; si l'ouvrier peut se restaurer à la cantine, c'est parce qu'il a travaillé. L'homme qui cherche la fortune, c'est Mammon qui lui donne à manger ; celui qui sert Dieu, c'est Dieu qui le nourrit. La matière des aliments, des vêtements, de tous nos besoins physiques ne vaut que par la qualité vitale qui l'anime, et celle-ci change avec l'orientation spirituelle du consommateur. Par exemple, un usurier achète un pain et, à côté de lui, un homme bon en achète un autre ; pour le chimiste, il n'y aura pas de différence entre ces deux morceaux ; à la seconde cependant où ils sont vendus, ils reçoivent du dieu de chacun des acheteurs un influx, ce que le sacerdoce appelle une consécration, au moyen de laquelle ils vont fournir un apport fluidique au consommateur, et ajouter un maillon à la chaîne qui relie ce dernier au premier.

Le dieu nourrit son fidèle ; cette nourriture se différencie non point par sa qualité matérielle, mais par sa qualité spirituelle. Tout ce que le milieu donne à un homme, depuis son pain jusqu'à ses idées, se colore à la teinte de l'idéal que cet homme adore, et cela dans la double proportion de la plénitude avec laquelle il s'y dévoue et de la hauteur de cet idéal. Celui qui sert Dieu de toutes ses forces peut croire vraiment que tous ses besoins, toutes ses subsistances, son superflu même lui sont assurés par les anges, serviteurs immédiats du Père. Accomplir la volonté de l'Être suprême procure donc et la vie temporelle et la vie éternelle.

Toutefois, une telle perfection dans l'obéissance ne se rencontre que trop rarement. L'univers est une œuvre divine, à son origine ; mais le jardin d'Éden est devenu un désert de ronces. Les défricheurs sont rares ; les semeurs sont choisis par le Ciel, ainsi que les moissonneurs.

De sorte que, de quoi qu'il s'agisse, d'une substance, d'une race, d'une civilisation, d'une planète, d'un zodiaque, d'un règne, ou d'un individu, les ouvriers du Père, de quelque fonction qu'ils soient chargés, remplissent des rôles également nécessaires. Ils n'ont dès lors aucun motif de se glorifier de leur travail ; ils doivent se tenir pour serviteurs les uns des autres, ainsi qu'ils étaient, autrefois, dans le Ciel. [...]

Enfin, remarquons que ces deux vérités essentielles : le culte en esprit et l'abnégation dans l'œuvre, Jésus les promulgue à Samarie, pays tenu pour détestablement hérétique par les Juifs orthodoxes. Ainsi l'homme juge souvent à faux les capacités morales de ses semblables ; ainsi, la profondeur de la fosse où tombent l'individu ou la nation est l'indice certain d'une puissance que ne possèdent pas ceux qui se tiennent timidement à mi-côte du vrai et du faux.

SÉDIR, *Le Royaume de Dieu*, 1908.

Voici notre Maître auprès de la fontaine attendant celle qui devait venir chercher près de Lui l'eau régénératrice. Nous ne tenterons même pas d'analyser cet épisode tant de fois étudié par les savants ; nous le lirons ensemble en prière, et nous essayerons d'y trouver quelques lumières nouvelles en nous laissant émouvoir par l'ange des paroles divines. Nulle part peut-être l'évangéliste n'a si clairement décrit les mystères de la rencontre miraculeuse entre l'âme humaine et le Verbe, dans le plan central du monde, et, par analogie, merveille plus complète encore, la rencontre de l'être humain

total et de Jésus sur la Terre. Ainsi notre âme à l'heure fixée se trouvera dans le prolongement d'un des rayons de lumière vivante qui s'échappent sans cesse du cœur incandescent du Verbe. Elle se réveillera, sera revivifiée ; et le Christ lui laissera entrevoir qu'elle devra désormais laisser toutes les fausses lumières pour la vraie, l'unique ; abandonner tous les reflets pour les réalités dont seul Il est le gardien et le maître. Il lui fera voir, s'écoulant éternellement de son cœur, l'eau merveilleuse qui rassasie à jamais toutes les soifs. Puis le Verbe jugera notre âme et lui montrera nettement ses erreurs. Dès lors, purifiée, elle n'aura plus qu'un but : entraîner par son enthousiasme et son amour beaucoup d'âmes vers ce bonheur inouï. Les mystères des appartements spirituels sont même indiqués par ce fait que la Samaritaine va vers les habitants de son village, son rôle se borne là... Puis, toute la bonté du Christ, tout son amour et aussi tous les efforts de notre âme tendront à préparer sur Terre la répétition de ce qui s'est passé dans le Ciel afin que la flamme dont notre centre a été embrasé se communique peu à peu à nos organismes subtils, à nos corps matériels, et jusqu'à nos cellules cérébrales elles-mêmes, car il faut que tout en nous reconnaisse sans erreur d'abord l'être de lumière qui nous donnera la dernière et définitive bénédiction, et ensuite le Verbe lui-même, tel qu'il apparût aux disciples, il y a plus de 2000 ans. Certes, comme la Samaritaine attendait le Messie, notre esprit savait de toute éternité qu'un jour viendrait vers lui « Celui qui l'instruirait de toutes choses et lui montrerait le chemin qui conduit aux cimes » ; et si nous transposons au spirituel toutes les paroles de Jésus et de cette femme, nous contemplerons vraiment en nous-mêmes les reflets les plus nets et les plus sûrs qui puissent nous parvenir du surnaturel.

Mais je vous ai dit que cet extraordinaire récit nous révélerait également bien des choses sur notre rencontre, en vérité, certaine avec le Christ sur la Terre, au moment où tout en nous sera assez complètement transformé pour que le Père le permette. La Samaritaine n'est venue sur notre plan que pour se trouver au rendez-vous fixé par le Verbe, pour agir et parler conformément aux ordres que son Esprit avait reçu. Le lieu même en avait été désigné pour des raisons secrètes. Ainsi, en dehors de tout le créé, hors du temps et de l'espace, dès que Jésus aura donné à notre âme l'eau mystérieuse et vivifiante qui lui permettra de ne plus s'égarer dans les Palais sombres du mal, l'heure sera fixée où devra se produire la rencontre matérielle du Christ sous une forme ou sous une autre. Mais, jusqu'à la fin, nous resterons libres, et il dépend de nous que cette heure soit retardée ou avancée. Le lieu, les circonstances ont été nettement déterminés, et nous ressentirons probablement aussi les quelques hésitations de la Samaritaine. Comme Jésus lui parle le premier, c'est Lui qui attirera notre attention et nous adressera les définitives paroles dont la puissance finira l'œuvre commencée depuis tant de siècles et ouvrira totalement notre cœur. Le Christ se révélera entièrement, nous fera voir tous les chemins que nous avons suivis dans le mal ; Il nous montrera le livre où sont inscrits tous nos actes bons ou mauvais et se fera connaître à nous. Il nous donnera cette eau qui jaillit jusqu'à la Vie Éternelle, qui est feu et esprit, et qui fera de nous des êtres régénérés. Alors tomberont les derniers voiles et, comme la Samaritaine, nous reconnaitrons Celui dont le regard de plus en plus visible vint tant de fois aux heures sombres nous redonner le courage et la force perdue. Alors Jésus nous admettra parmi les vrais adorateurs de son Père en Esprit et en vérité, et nous n'aurons plus d'autre but que d'aider les hommes.

PHANEG, *En chemin*, 1925.

Jésus a dit à la Samaritaine : « L'heure vient où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont là les adorateurs que le Père demande. » L'adoration en esprit est celle de la foi, de la soumission totale de l'intelligence à Dieu, en dehors de toute preuve, de tout raisonnement, de tout signe, de toute forme, dans la pauvreté spirituelle. Or, elle est inséparable de l'adoration en vérité qui va jusqu'à l'acte concret, jusqu'à l'amour mis en pratique quotidienne ; autrement, elle ne serait pas sincère. Si l'on refusait d'agir conformément à son idéal, ne serait-on pas coupable d'hypocrisie ?

Émile CATZÉFLIS, *Le chemin de la foi*, 1933.

Pour procéder à la construction d'un édifice, on établit un échafaudage provisoire qui aide à élever les murs et qu'on retire ensuite, une fois la bâtisse achevée. De même, dans l'édification de la Cité mystique de nos âmes, que le Christ opère, les diverses religions formalistes, les rites et les initiations humaines par lesquelles nous passons d'abord, sont l'échafaudage pour construire le vrai temple qui est celui de l'adoration en esprit et en vérité. Une fois ce dernier construit, l'échafaudage n'est plus nécessaire.

Émile CATZÉFLIS, *Le chemin de la foi*, 1933.

Il n'y a pas de lieu fixé pour la prière ; le Christ dit à la Samaritaine : « L'heure est venue où vous n'adorerez ni sur cette montagne ni à Jérusalem (c'est-à-dire dans le Temple), les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en Vérité » (Jean IV, 21-24).

L'adoration en Esprit, c'est la prosternation du cœur.
L'adoration en Vérité, c'est l'action accomplie par amour.

O. SPOREYS, *La théognose*, 1948.

Nous assisterons prochainement à la naissance d'une religion nouvelle. La religion d'Israël était la religion du « Père » ; depuis deux mille ans, nous sommes dans l'ère du « Fils » ; nous arrivons à la Religion de « l'Esprit » annoncé par le Christ à la Samaritaine : « Femme, crois-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne ni à Jérusalem... l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en Vérité car ce sont de tels adorateurs que le Père demande. Dieu est Esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en Esprit et en Vérité » (Jean IV, 21-24).

Le Christ dit, il est vrai : « elle est déjà venue » ; c'est qu'il y avait déjà à ce moment des êtres assez évolués pour comprendre la religion en Esprit, mais très peu ; il y en a encore un nombre très restreint aujourd'hui, car la grande majorité des « fidèles » ne fait qu'observer un culte rituel dans lequel l'Esprit n'a aucune part.

O. SPOREYS, *La théognose*, 1948.

La religion se divise en une religion extérieure et intérieure. La religion extérieure a pour objet le culte et les cérémonies, et la religion intérieure, l'adoration en esprit et en vérité.

Les écoles de sagesse se divisent aussi en des écoles extérieures et intérieures. Les écoles extérieures possèdent la lettre des hiéroglyphes, et les écoles intérieures, l'esprit et le sens.

La religion extérieure est liée avec la religion intérieure par les cérémonies.

L'école extérieure des mystères se lie par les hiéroglyphes avec l'intérieure.

Mais nous approchons maintenant du temps où l'esprit doit rendre la lettre vivante, où la nuée qui couvre le sanctuaire disparaîtra, où les hiéroglyphes passeront en vision réelle et les paroles en entendement.

Nous nous approchons du temps qui déchirera le grand voile qui couvre le Saint des saints. Celui qui révère les saints mystères ne se fera plus connaître par les paroles et les signes extérieurs, mais par l'esprit des paroles et la vérité des signes.

C'est ainsi que la religion ne sera plus un cérémonial extérieur ; mais les mystères intérieurs et saints passeront dans le culte extérieur pour préparer les hommes à l'adoration de Dieu en esprit et en vérité.

Bientôt la nuit obscure de la langue des images disparaîtra, la lumière engendrera le jour, et la sainte obscurité des mystères se manifestera dans l'éclat de la plus haute vérité.

Karl von ECKARTSHAUSEN, *La nuée sur le sanctuaire*, 1819.

J'avais dit à la femme de Samarie : Celui qui boira cette eau que Je donne n'aura plus jamais soif. Aujourd'hui, Je vous dis : si l'humanité avait bu de cette eau vivante, elle ne connaîtrait pas tant de misère en son sein.

L'humanité ne persévéra pas dans mon enseignement et préféra faire usage de mon nom pour créer des religions selon son interprétation et sa convenance. J'abolis les traditions et lui enseignai la Doctrine de l'amour, et aujourd'hui vous venez à Moi pour me présenter des rites inutiles et des cérémonies qui ne sont en rien bénéfiques pour l'esprit. S'il n'y a aucune spiritualité en vos œuvres, il ne peut y avoir de vérité et ce qui ne contient pas de vérité ne parvient pas à votre Père.

Lorsque cette femme samaritaine ressentit que la lumière de mes yeux lui pénétrait au fond du cœur, elle me dit : « Seigneur, vous les juifs dites que Jérusalem est le lieu de prédilection où il faut adorer notre Dieu. » Alors, Je m'adressai à elle en ces termes : « Femme, en vérité, Je te dis que se fait proche l'instant où vous n'adorerez pas le Père sur ce mont, ni à Jérusalem, comme vous le faites à présent. Le temps se rapproche en lequel on adore le Père en esprit et en vérité, parce que Dieu est Esprit. »

Ceci est ma Doctrine de tous les temps. Rendez-vous compte que, ayant la vérité devant vos yeux, vous n'avez pas voulu la voir. Comment pourrez-vous la vivre sans la connaître ?

Si vous aimez, vous n'aurez pas besoin de cultes matériels ni de rites, parce que vous porterez la lumière qui illumine votre temple intérieur, devant lequel se briseront les vagues de tous les tourments qui pourraient vous fouetter et se détruiront les ténèbres de l'humanité.

Ne profanez plus ce qui est divin, parce qu'en vérité je vous dis que vous vous montrez très ingrats devant Dieu, lorsque vous vous adonnez à ces pratiques externes que vous avez héritées de vos premiers frères et en lesquelles vous vous êtes fanatisés.

Voyez l'humanité désorientée, parce que les grandes religions qui se nomment chrétiennes accordent davantage d'importance au rituel et à l'aspect extérieur qu'à ma propre Doctrine. Cette parole de vie que je scellai par des actions d'amour et le sang sur la croix ne vit déjà plus dans le cœur des hommes. Elle est emprisonnée et muette dans les vieux livres couverts de poussière. Vous avez là une humanité qui ne connaît ni comprend ni ne sait imiter le Christ.

C'est pour cela que J'ai peu de disciples en ce temps ; ceux qui aiment leur frère, ceux qui souffrent, ceux qui soulagent la douleur d'autrui, ceux qui vivent dans la vertu et la prêchent par l'exemple, ceux-là sont les disciples du Christ.

Celui qui, tout en connaissant ma Doctrine, la cache ou la fait connaître seulement du bout des lèvres et non avec le cœur, celui-là n'est pas mon disciple.

Je ne suis pas venu chercher en ce temps des temples de pierre pour y être représenté ; je viens chercher des esprits, des cœurs, et non des atours matériels.

Tant que les religions restent plongées dans leur sommeil et ne rompent pas leur routine, il n'existera aucun réveil dans l'esprit, ni de connaissance des idées spirituelles ; et, par conséquent, il ne pourra y avoir de paix entre les hommes, la charité n'apparaîtra pas et la lumière ne pourra briller pour résoudre les graves conflits humains.

Le Troisième Testament, Mexique, 1884-1950.

Le chrétien libre, en rendant à Dieu l'adoration en esprit et en vérité, se garde du péché de l'esclavage et de l'idolâtrie qui vient le plus souvent de ce que l'on ne considère pas la chose elle-même, mais la personne qui la présente et comment elle est présentée ; car le mal, profitant de ce manque d'amour de la vérité et de cet amour de la forme, se couvre d'une belle et même d'une sainte forme, récolte des honneurs en vertu de cette forme semblable à la pourriture recouverte d'un sépulcre blanchi, et grâce à ces honneurs idolâtres qui lui sont rendus, s'arroge le droit de subjuguier ceux qui sont esclaves des formes, des apparences, des dehors seuls. De même que le poisson se laisse prendre à la ligne parce que, à cause de l'amorce trompeuse, il ne voit pas la chose elle-même, le fatal hameçon qui y est caché, de même celui qui sacrifie le fond pour une forme quelconque, fût-elle même sainte, qui, à cause de cette forme, prend le faux pour la vérité, ne voit pas les embûches que le mal tend à sa liberté, à son salut, et tombe dans l'esclavage du mal.

Celui qui, veillant sur soi, agissant en soi et pour soi, nettoie son propre champ, celui-là seulement peut accomplir avec mérite ce même devoir sur le champ d'autrui, peut voir le mal où il est en réalité, détester ce mal chrétiennement et le frapper efficacement, car par suite de son travail sur lui-même, le Verbe de Dieu vit en lui dans la parcelle destinée, et la puissance du Verbe vivant dans les cieux s'unit à cette parcelle qui vit et agit sur la terre, et la protège. Mais le mal, qui s'oppose par tous les moyens possibles à la vie du Verbe de Dieu sur la terre, étouffe dans l'homme la vie de son âme, ou, s'il ne peut l'étouffer, il la tourne exclusivement vers des champs étrangers, afin de pouvoir le dominer sur son propre champ laissé en friche.

André TOWIANSKI, Fragments, 1843.

Christ est venu instituer un culte intérieur et spirituel. L'Antéchrist en foment et multiplie des extérieurs tout stériles. L'on voit véritablement que les cœurs de maintenant, prenant même les plus spirituels, ne sont nullement possédés des vertus essentielles qui sortent de l'Esprit de Jésus Christ ; et cependant le Diable les amuse par des vertus apparentes ou des bienfaits extérieurs, afin de faire donner à Dieu l'écorce et le dehors, et garder pour le Diable le bois, le cœur, et le dedans. Lui seul a pour ce sujet inventé de bâtir des Temples pour adorer Dieu : car Jésus Christ, étant venu au monde, n'a pas enseigné de bâtir aucuns Temples ; au contraire, il a dit à la femme Samaritaine que le temps était jà venu qu'on n'adorerait plus Dieu ni dans les Temples, ni sur les montagnes, mais qu'on adorerait Dieu en esprit et en vérité. Par où Jésus Christ nous a enseigné qu'il ne fallait plus, comme du passé, édifier des Temples pour adorer Dieu, ni sortir et aller sur les montagnes pour offrir sacrifice à Dieu [...].

C'est ce qu'il déclare à la femme Samaritaine, lui disant qu'il fallait désormais *adorer en Esprit et en Vérité*, jusqu'à la fin du monde, car il parle du temps présent et du futur, pour montrer que Dieu ne demandera plus des hommes de culte extérieur, mais spirituel et intérieur. Comme il est esprit, il veut être servi en esprit ; et comme il est vérité, il veut être servi en vérité, et comme il est justice, il veut être servi en toute justice.

Antoinette BOURIGNON, L'Antéchrist découvert, 1681.